

Mais la rédaction d'un manuel relève d'un genre difficile, obligeant à des choix drastiques. L'auteur réussit le tour de force de présenter en quelque 150 pages, avec clarté et concision, les principaux modèles explicatifs de l'action collective assortis d'un commentaire critique, illustrés d'exemples concrets, accompagnés des tableaux, graphiques et repères bibliographiques indispensables. On ne saurait trop en recommander la lecture.

Nonna Mayer

CEVIPOF, Paris

Galland (Olivier). – *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie.* Paris, Armand Colin, 1991, 231 p. (*U Sociologie*).

La sociologie de la jeunesse est un domaine de recherche largement couvert par un grand nombre d'études et d'enquêtes. Toutefois, rares sont les tentatives de synthèse des travaux existants en vue de l'élaboration d'une problématique générale. L'ouvrage d'Olivier Galland répond à ce manque et fournit une argumentation suggestive ainsi que de nombreuses données permettant de caractériser les différentes facettes du processus de construction et d'ajustement qui définit cette période de la vie.

La structure du livre propose une grille de lecture bien articulée des principales dimensions d'une sociologie de la jeunesse. Trois grandes parties guident le lecteur en offrant, au-delà des seules données recensées, des perspectives d'analyse toujours restituées dans une problématique particulière.

La première partie, « Penser la jeunesse », invite à relativiser les définitions mêmes de cette catégorie en montrant les différents usages associés à ce temps de la vie selon les époques. A la fin du XVII^e siècle, la nécessité d'éduquer la jeunesse donne corps à l'idée

d'une catégorie en soi, devant faire l'objet d'intentions et de traitements spécifiques. Cette autonomisation progressive conduit à l'invention d'un nouvel âge de la vie, l'adolescence, et suscite des intérêts scientifiques spécifiques, notamment ceux de la psychologie et de la sociologie. Ces disciplines imposent, au fur et à mesure des avancées de leurs travaux, une transformation des représentations de la jeunesse et conduisent à penser celle-ci comme une étape de transition, « un passage au cours duquel vont se construire presque définitivement, alors qu'elles sont encore en pointillé, les coordonnées sociales de l'individu » (p. 63).

La deuxième partie de l'ouvrage, « Passer la jeunesse », envisage les modalités de cette transition. Dans les sociétés traditionnelles, l'intégration sociale est structurée par des rites et des cérémonies qui ordonnent l'agencement des classes d'âge et des rapports de sexe pour l'organisation et la répartition des pouvoirs matériels et symboliques au sein de la société. Les âges et leur succession sont compartimentés selon des règles strictes et immuables. Dans les sociétés paysannes, les rites concernant l'enfance et la jeunesse ont une fonction essentiellement symbolique du passage d'un âge à un autre. Ainsi, la première communion, les rites entourant la conscription ou le mariage encadrent la période de la jeunesse et lui fournissent des repères concourant à sa propre définition. Dans les sociétés modernes, les rites ont pour ainsi dire disparu. Ce déclin, en partie lié « à l'affaiblissement de l'âge lui-même comme catégorie hiérarchique de classement » et « aux phénomènes de massification, d'uniformisation et d'allongement des modes d'accès à l'âge adulte », donne aux temps de la jeunesse des contours relativement flous et incertains.

Aujourd'hui, l'entrée dans l'âge adulte résulte d'une combinaison d'attributs directement en prise sur les conditions concrètes de la vie quotidienne.

L'auteur repère ainsi trois scissions majeures : le départ de la famille d'origine, l'entrée dans la vie professionnelle et la formation d'un couple. Toutefois l'enchaînement de ces événements n'est ni automatique ni linéaire, et l'on assiste à un brouillage de ces repères et à des décalages qui transforment de plus en plus la jeunesse en un temps d'attente. Trois effets se conjuguent : un effet économique résultant du déséquilibre global entre l'offre et la demande de travail avec ses conséquences sur l'inflation et sur la dévaluation des diplômes, un effet sociologique de « positionnement professionnel » lié aux ajustements entre les ambitions et les chances objectives d'atteindre une position, enfin un effet sociologique d'« établissement matrimonial », particulièrement présent chez les jeunes filles qui le font précéder de leur établissement professionnel. La jeunesse circonscrit une période durant laquelle « la définition de l'adulte se constitue par approximations successives – tant sur le plan du travail que de la vie en couple – expérimentées par l'individu lui-même et non plus construites seulement de l'extérieur par la famille et l'école » (p. 148). Le processus de socialisation serait passé d'un « modèle de l'identification » à un « modèle de l'expérimentation ».

La troisième partie du livre, « Vivre la jeunesse », explore deux univers d'expression particuliers de l'expérience des années de jeunesse, celui de l'engagement, des valeurs et des croyances, d'une part, et celui de la sociabilité et des loisirs, d'autre part. S'appuyant sur plusieurs enquêtes récentes et sur une étude portant sur les jeunes ruraux menée conjointement avec Yves Lambert, l'auteur dégage certaines caractéristiques des systèmes de valeurs des jeunes aujourd'hui.

Premier constat, le niveau de formation s'impose comme la variable la plus discriminante. Reprenant les travaux d'Annick Percheron, l'auteur met en avant les relations entre les facteurs

d'exclusion sociale et une moindre intégration politique. Second constat, l'évolution du système politique lui-même (et entre autres de l'offre politique) s'accompagne d'un déplacement des thèmes d'intérêt et de mobilisation. La disponibilité potentielle pour s'engager dans un mouvement de type associatif est plus élevée dans les classes d'âge les plus jeunes, mais elle ne se solde que très rarement par une adhésion. L'engagement militant, *a fortiori* lorsqu'il est durable, reste marginal.

A partir des données de l'enquête sur les jeunes ruraux, Olivier Galland et Yves Lambert ont identifié quatre types d'attitudes à l'égard d'une éventuelle mobilisation. Ils distinguent d'abord un « pôle conservateur et traditionnel », sensible aux intérêts catégoriels et aux mots d'ordre de la droite, particulièrement présent dans les milieux indépendants (agriculteurs, artisans ou commerçants). Le deuxième type est défini comme « apolitique », caractérisé par un fort désintérêt pour la politique et une faible capacité de mobilisation. S'y côtoient des jeunes relativement passifs et soumis à l'ordre social, qui constituent la majorité de ce groupe, mais aussi des jeunes plus protestataires, se déclarant proches du Front national. Le troisième type d'attitudes, bien que toujours associé à un fort désintérêt pour la politique, se distingue du précédent en étant plus revendicatif et plus contestataire. S'y retrouvent des jeunes mieux insérés dans la vie économique que les précédents, pour la plupart salariés, dont la mobilisation éventuelle pourrait être motivée par des raisons économiques. Dernier cas de figure, le type humaniste rassemble des jeunes plus souvent intéressés par la politique, se situant en majorité à gauche et se montrant favorables à un changement profond de la société. Ils sont d'un milieu social et d'un niveau de formation plus élevés que la moyenne. Selon l'évolution de la situation de l'emploi, des passages entre l'un et l'autre de ces types d'attitudes, et no-

tamment entre le type apolitique et le type revendicatif, peuvent être observés et pourraient expliquer la mise en mouvement de certaines formes de mobilisation ou de contestation politiques.

Les données présentées sur la sociabilité et les loisirs des jeunes révèlent l'existence de pratiques quelque peu différentes de celles que l'on observe dans les autres classes d'âge. Les jeunes lisent plus que les adultes, passent plus de temps entre amis et écoutent plus volontiers de la musique. Toutefois, l'évolution des pratiques des jeunes et de l'ensemble de la population est la même : « Le loisir public a régressé au profit du loisir privé » (p. 217). La participation des jeunes à la vie associative a tendance à régresser.

Restent les critiques. Etant donné l'ambition de l'ouvrage, on pourrait peut-être reprocher à Olivier Galland d'avoir fait, et sans doute malgré lui, deux livres en un, tantôt un « livre d'auteur », tantôt un « manuel ». Dans le premier, on voudrait voir davantage développés les thèses ou les résultats de l'auteur, et notamment l'hypothèse centrale du passage d'un modèle de l'identification à un modèle de l'expérimentation dans le processus de socialisation des individus. Conçu comme un manuel, l'ouvrage devrait recenser les problématiques et les courants théoriques dominants de la sociologie de la jeunesse avec un souci d'exhaustivité et de représentativité. Cette dernière exigence est d'ailleurs globalement satisfaite. Toutefois, certains travaux et certains auteurs, notamment américains, fondateurs des façons de « penser » la

jeunesse, sont ignorés ; par exemple, K. Keniston (1) ou E. Erikson (2), qui ont particulièrement problématisé et développé l'idée d'un âge de transition et l'existence d'un « moratoire psychosocial ». Par ailleurs, certains thèmes apparaissent insuffisamment argumentés et les travaux s'y rapportant sont peu sollicités : le passage intitulé « La transmission familiale », entre autres, aurait mérité sinon un chapitre, en tout cas de plus amples développements. Dans la socialisation, les années de jeunesse sont un moment particulièrement intense de négociation, l'identité sociale des sujets s'y construit dans une suite d'évaluations et de réévaluations, d'ajustements et de réajustements par rapport aux savoirs, aux codes de conduite et aux normes sociales des générations antérieures. La dynamique de réappropriation de l'héritage familial matériel mais aussi symbolique, les mécanismes de transmission des valeurs sont des thèmes qui s'inscrivent à part entière dans la sociologie de la jeunesse.

Cette remarque renvoie à un autre regret ressenti en plusieurs points de l'ouvrage, mais de façon plus accusée dans le dernier chapitre. Les relations intra-familiales sont peu analysées et, lorsqu'elles le sont, les savoirs psychologiques et psychanalytiques ne sont pas mis à contribution pour éclairer ou compléter le discours sociologique. L'auteur en est alors réduit à utiliser des arguments sommaires pour expliquer par exemple le degré d'entente entre parents et enfants : « Il est probable que la plus forte pression qui s'exerce sur l'aîné dans le domaine éducatif comme dans celui de la réussite scolaire explique que

(1) Ken Keniston s'est illustré dès le début des années soixante aux Etats-Unis en concevant une problématique de la jeunesse en tant que nouvel âge de la vie. Professeur de psychologie à l'Université de Yale, il est l'auteur de deux ouvrages de référence sur le sujet : *The uncommitted : alienated youth in American society* (1965) et *Young radicals. Notes on committed youth* (1968).

(2) Erik Erikson est psychanalyste. Son ouvrage *Identity youth and crisis*, paru en 1968 (pour la traduction française, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972), définit le temps de la jeunesse comme une crise d'identité nécessaire à la mise en place des attributs de l'âge adulte.

les relations soient un peu moins bonnes » (p. 204).

Toujours dans le dernier chapitre, la partie consacrée aux loisirs aurait gagné à utiliser d'autres travaux dans le champ de la sociologie du temps libre, notamment ceux de Joffre Dumazedier, dépassant ainsi l'unique description en termes de budget-temps qui ne suffit pas pour comprendre en quoi les valeurs associées au temps libre sont aujourd'hui, et chez les jeunes tout particulièrement, des référents essentiels dans la constitution et dans l'évolution des systèmes culturels.

Enfin, les quatre dernières pages consacrées à la « Jeunesse de la galère » et aux « Jeunes immigrés » sont surprenantes. De quels jeunes a-t-on donc parlé tout au long de l'ouvrage ? Cette fraction de la jeunesse doit-elle être traitée à part, hors de la problématique d'ensemble développée pour les autres catégories de jeunes ? Les problèmes évoqués dans ces pages sont pourtant au cœur de la compréhension du processus de socialisation dans cette période de la vie. Ils renvoient aux notions centrales que sont l'identité, l'intégration ou encore la solidarité, à partir desquelles s'élabore, à la croisée des générations, l'existence d'une société.

Mais, bien sûr, on ne peut tout dire dans un seul et même livre qui s'avère très stimulant pour la construction d'une problématique de la sociologie de la jeunesse et qui, malgré les quelques limites que nous avons signalées, doit s'imposer comme un ouvrage de référence sur le sujet.

Anne Muxel

CEVIPOF, Paris

Langouet (Gabriel), Léger (Alain).
– *Public ou privé ? Trajectoires et réussites scolaires*, postface de Claude Lelièvre. La Garenne-Colombes, L'Espace Européen, 1991, 187 p., bibliogr. (*Publi-dix*).

Antoine Prost, dans son *Histoire de l'enseignement* (1982), avait déjà observé que les écoles libres (catholiques à 93 %) étaient en train de « changer de fonction ». Robert Ballion, sur la base d'une enquête sociologique dans les établissements privés de la région parisienne, avait tenté la même année de préciser cette nouvelle fonction « complémentaire de celle du secteur public ». Il la commentait ainsi : « L'école désacralisée entre dans la société marchande où règne la liberté de choix appuyée sur une évaluation critique ». Ainsi, les parents deviendraient des « consommateurs d'école », réclamant le droit d'élaborer des stratégies dans les choix scolaires les plus appropriés à la réussite de leurs enfants.

Qu'apporte de plus la recherche de Gabriel Langouet et d'Alain Léger ? D'abord, une rigueur mieux armée pour l'analyse d'une situation complexe au cœur d'une société mutante. C'est sur la base d'une vaste enquête diachronique de plus de 50 000 trajectoires scolaires d'élèves (entrés en 6^e en 1972, 73, 74 et 80), représentatives de l'ensemble des collèges de la France métropolitaine, que ces deux sociologues ont pu élaborer leur réflexion.

Ils ont méthodiquement posé, selon la diversité des situations, trois questions majeures dont la simplicité apparente est souvent trompeuse : quelle est l'ampleur manifeste et cachée des transferts au cours de ces trajectoires entre le secteur public et le secteur privé ? dans quelles circonstances et dans quel esprit les familles ont-elles eu recours à ces transferts ? enfin, au-delà des résultats présentés par les établissements,